

# D'un côté la sécurité, de l'autre, la sûreté

► Si la "sûreté" peut être assurée par des dispositifs techniques, la "sécurité", comme sentiment, passe par des contacts sociaux. Tout particulièrement avec les adolescents.

Didier ROBIN

Nous savons tous à quel point la sécurité est devenue une des valeurs majeures de nos démocraties, tout comme est envahissante l'expression du sentiment d'insécurité. Depuis un certain temps, je travaille sur ces problématiques. Et les enjeux liés à ces questions se sont beaucoup éclairés depuis que j'ai lu, il y a déjà quelques années, le livre de l'historien Jean Delumeau intitulé "Rassurer et protéger, le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois". En effet, Jean Delumeau nous invite à distinguer très clairement deux notions : d'un côté il y a la "sûreté", de l'autre la "sécurité". Je cite :

"Dans son traité des "Passions de l'âme", Descartes note : "Lorsque l'espérance est si forte qu'elle chasse entièrement la crainte, elle change de nature et se nomme sécurité ou assurance; et lorsque la crainte est si extrême qu'elle ôte tout lieu à l'espérance, elle se convertit en désespoir..." En somme, sécurité exprime "la croyance bien ou mal fondée qu'on est à l'abri de tout péril" tandis que sûreté connote surtout des réalités et des situations concrètes : mesures de précaution, garanties diverses, caractère d'une personne de confiance, lieu où l'on ne craint pas d'agression... L'évolution du langage a donc tiré les deux mots issus de *securitas* dans deux directions différentes, encore que complémentaires."

Distinguer ainsi sûreté et sécurité nous permet de poser la question de l'insécurité plus finement : est-ce notre sûreté (objective) qui a beaucoup diminué ou est-ce plutôt notre sécurité (subjective) qui est en question ? Et comment les deux dimensions s'articulent-elles ?

Si le sentiment d'insécurité ou, du moins, son expression sont omniprésents à tous les niveaux de notre vie sociale, c'est une évidence qui recouvre en fait des préoccupations très diverses. Il paraît nécessaire de reconnaître une augmentation relativement récente des manifestations de la violence, le plus spectaculairement sous des formes délinquantes et plus profondément dans la vie économique en lien avec la crise de l'Etat social et les ravages du néo-libéralisme.

En croisant ces données avec une approche plus psychologique, on peut formuler une hypothèse complémentaire : l'emprise grandissante de modes de vie individualistes suscite des formes d'insécurité nouvelles. Cette hypothèse doit pouvoir être appréhendée au-delà de tout jugement moral, au moins a priori. Il est possible que ce soit, en effet, la contrepartie incontournable des avancées des libertés démocratiques. Il ne faudrait donc pas jeter le bébé avec l'eau du bain ! Mais l'enjeu est d'importance puisqu'il faut bien constater que les "demandes de sécurité" constituent un risque majeur pour les régimes démocratiques. En effet, le durcissement des politiques de répression ne produit pas la sécurité attendue et s'avère plutôt chargé de nombreux effets pervers.

Une série de paradoxes sont moins énigmatiques quand on distingue "sûreté" et "sécurité", la première étant l'état objectif du degré de protection — surtout physique — alors que la deuxième est un

équilibre subjectif instable.

Pour se sentir en sécurité, il faut se sentir aimé par des personnes qu'on aime. Un bébé s'apaise dans les bras de sa mère si elle est suffisamment bienveillante. Et quand on est amoureux, on est prêt à braver tous les dangers. A contrario, une personne déprimée se sent haïssable et une personne anxieuse est repliée sur elle-même. Elles connaissent une profonde insécurité liée à la difficulté d'aimer autant qu'à celle de s'aimer suffisamment soi-même. Mes propos deviennent certainement trop schématiques mais tentent de rendre compte d'une vérité que les adolescents incarnent jusque dans la violence. Pour me sentir en sécurité, il faut que je prouve ma valeur; que je sois estimable autant à l'aune de mes idéaux qu'au regard de ceux qui m'importent. Aussi, suis-je prêt à prendre beaucoup de risques, à mettre ma "sûreté" en danger,

pour me sentir suffisamment valorisé et aimé, pour me sentir en sécurité. Les conduites à risques des adolescents ne sont donc paradoxales qu'en apparence puisqu'elles visent à assurer l'estime de soi et l'affiliation à des groupes d'appartenance.

Il faut donc bien mesurer que si la "sûreté" peut être assurée par des dispositifs techniques, la "sécurité", comme sentiment, passe par des contacts sociaux.

Mais alors, comment aider les adolescents à se rassurer sur leur valeur en leur évitant d'être trop dangereux pour les autres ou pour eux-mêmes ?

S'il n'y a pas de recettes, il y a peut-être quelques points de repère essentiels. Au niveau éducatif, en famille comme à l'école ou en institution, la recherche trop univoque de la sûreté conduit souvent à rigidifier les réactions : par exemple, en durcissant les sanctions, en augmentant la sévérité des réactions éducatives trop systématiquement, avec une automaticité qui empêche une vraie réflexion. Or, les adolescents insécurisants sont le plus souvent insécurisés eux-mêmes mais sans avoir les moyens de penser réellement ce qui leur arrive. Qu'une sanction réponde à une transgression est indispensable mais

d'autant plus efficace que l'acte même de sanctionner sera intégré dans un processus où on peut prendre un minimum le temps de penser ce qui se passe. Ce qui ne veut pas dire qu'un parent, un directeur d'école ou un juge pour enfant doivent se transformer en psychologue, bien au contraire ! Les actes d'autorité aident les adolescents à penser leur vie à condition d'être suffisamment élaborés; dès lors ils les sécurisent.

Il faut rappeler que sanctionner veut d'abord dire "confirmer, approuver légalement ou officiellement". On pourrait dire "acter symboliquement", au sens où les examens "sanctionnent" la scolarité des élèves par exemple. Ce que les adolescents sont en droit d'attendre des adultes, c'est qu'ils fassent acte d'autorité en sanctionnant leurs actes aussi bien "positifs" que "négatifs". Un des problèmes de notre société, dans le domaine éducatif, est constitué par un déficit de sanctions positives qui peut pousser à la recherche de valorisations transgressives.

Par ailleurs, la recherche trop univoque de la sûreté passe de plus en plus par des appareillages technologiques : caméras de surveillance, baby-phone, monitoring, téléphonie, puces intégrées dans le corps, repérages GPS, systèmes d'alarmes divers, technologies répulsives comme le Mosquito, les sièges publics qui ne permettent plus de s'allonger ou les produits chimiques anti-SDF; sans oublier les drones pour survoler les banlieues et sans oublier non plus les diverses médications qui contrôlent le corps et la psyché de l'intérieur.

Certaines de ces technologies peuvent s'avérer très utiles si leur usage est raisonné, mais leur usage débridé comporte un effet pervers majeur. Puisqu'il s'agit de contrôler l'autre tout en le maintenant à distance, le gain de sûreté se paie d'un niveau supplémentaire d'isolement et, donc, de défauts de sécurité parce que cette dernière repose fondamentalement sur le maintien du contact réel entre êtres humains.

Tout particulièrement avec les adolescents, il s'agit pour les adultes de rester en contact. Il s'agit de soutenir la tension entre attachement et détachement. Ni trop loin, ni trop près; ce qui est loin d'être évident et surtout dans une société qui prône l'indépendance la plus précoce en produisant, du coup, l'inflation des pathologies de la dépendance. Garder le contact avec des adolescents est non seulement difficile mais aussi, forcément, conflictuel. Les adolescents se construisent "contre" les adultes et c'est bien ce qu'ils revendiquent. Mais, pour être contre, il faut être en contact !

Nos sociétés démocratiques constituent, à beaucoup de niveaux, un progrès considérable au regard de l'histoire de l'humanité. Mais l'individualisme a aussi une face obscure qui se traduit par une fragmentation, une précarisation, des liens sociaux. La fragmentation et la précarisation du lien social lui-même produisent un profond sentiment d'insécurité. Ce sentiment d'insécurité alimente des politiques et des démarches sécuritaires qui aboutissent trop souvent à rechercher de la sûreté par le biais de l'isolement et du recours à la technologie plutôt que par l'enrichissement des contacts humains. Dès lors, l'insécurité s'autoalimente. C'est alors la démocratie elle-même qui se retrouve en danger sans que pour autant on n'ait rien gagné. ■

EST-CE NOTRE SÛRETÉ  
(OBJECTIVE) QUI A  
BEAUCOUP DIMINUÉ  
OU EST-CE PLUTÔT  
NOTRE SÉCURITÉ  
(SUBJECTIVE) QUI EST  
EN QUESTION ?



■ La recherche trop univoque de la sûreté passe de plus en plus par des appareillages technologiques.